

Humanisme et théologie selon le Père Alexandre Men

par E.B. RACHKOVSKI*

L'archiprêtre Alexandre Men représente, dans son genre, toute une époque dans l'histoire intellectuelle de la Russie de la seconde moitié du xx^e siècle. En lui, en effet, dans sa personnalité, sa vie quotidienne, ses travaux, il y a eu comme une rencontre personnelle de la tradition chrétienne de l'Église avec les acquisitions les plus importantes de la culture profane du monde et de la Russie. Cette rencontre complexe résultait non seulement de son expérience intime, mais aussi, pour une part importante, de ce qu'il a fréquenté des milliers de personnes : croyants et incroyants, vieux et jeunes, intellectuels et gens simples, ses paroissiens habituels ou des lecteurs occasionnels de ses livres, les auditeurs de ses conférences, le public de ses émissions télévisées. La diversité de cet ensemble humain n'est pas fortuite : tout homme était infiniment précieux, mystiquement précieux, à ses yeux.

Ces relations du prêtre-penseur avec le peuple seraient chose normale dans une société libre, où des dizaines de penseurs de diverses tendances vivent et travaillent habituellement sans dialogue entre l'Église et la société. Mais ce n'était pas le cas pour le P. Alexandre Men. Au prix d'efforts intérieurs énormes, d'une incroyable vivacité spirituelle et intellectuelle, il a été lui-même le terrain du dialogue entre l'Église et la société, et ceci s'est produit, de surcroît, dans un état terroriste. La mort tragique du Père Alexandre a été le dernier argument d'un système totalitaire en décomposition, dans sa lutte qui a duré une dizaine d'années contre le prêtre-penseur.

Ce qui est très important, et ce qui, parfois, a induit en erreur plus d'un de ses détracteurs, qui se prétendaient très intelligents, c'est que lui-même comprenait sa tâche davantage comme celle d'un prêtre que comme celle d'un savant. Le rôle d'un savant est de rechercher de nouvelles connaissances d'intérêt général ; tandis que le rôle d'un prêtre

* Professeur de sociologie à la nouvelle Université de sciences humaines de Moscou. Traduction Française Suel-Haverland.

est de rechercher les voies secrètes, et loin d'être toujours faciles à discerner, de l'humanité vers la sainteté¹. Ses ouvrages ressemblent fortement à des homélies. Ils se lisent facilement, leur style est limpide. Mais cet aspect est trompeur. Car derrière la facilité et la limpidité, le lecteur superficiel risque de laisser échapper leur complexité et leur profondeur.

Dans notre pays, dans notre culture, où jusqu'ici on n'a pas sérieusement réfléchi au problème des rapports entre la discipline et la liberté, on ne comprend pas comment cet homme a pu être en même temps fidèle aux principes religieux, liturgiques et moraux très conservateurs de l'orthodoxie, et très engagé intérieurement et ouvert sur la situation exceptionnelle d'aujourd'hui. Mais, par ailleurs, il comprenait comme aucun autre, que ni l'obéissance en elle-même, ni la liberté en elle-même, ne constituent l'essentiel de la culture et il savait que la vie résulte de leur interaction profonde. Sans relations l'une avec l'autre, sans concurrence entre elles dans le contexte général de l'activité et de la destinée humaine, elles risquent de devenir insignifiantes et vides.

Du vivant du Père Alexandre, n'étant que son modeste paroissien pendant plus de vingt ans, j'ai eu la possibilité d'observer, si l'on peut s'exprimer ainsi, surtout son esprit d'obéissance : sans s'épargner, il portait sur soi tout l'ensemble du travail quotidien et varié d'un curé de paroisse orthodoxe. Mais, en plus, il y avait les rencontres sans fin avec les personnes, la correspondance, la visite des malades, les travaux scientifiques, pédagogiques et éditoriaux. Épuisé par le volume inhumain de ses travaux, par les persécutions, les tracasseries quotidiennes des tchékistes, et une mauvaise santé, il trouvait toujours les mots et les gestes voulus pour encourager chacun. Combien de suicides, de folies, de délits, de divorces, de processus internes de dégradation humaine, a-t-il su détourner. Bien qu'ayant affaire avec le péché et les blocages psychologiques, il se trouvait sans cesse face à une tâche indescriptible, à un dur devoir d'obéissance. Mais il répétait souvent les paroles de l'Évangile « Vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement » (Mt 10,8).

En ce qui concerne l'esprit de liberté, je garde à la mémoire son enthousiasme liturgique, ses homélies et les meilleures pages de son œuvre, son aptitude à s'engager rapidement et sans contrainte dans de nouvelles réalités de la vie, dans de nouveaux problèmes de la connaissance et de la foi. Je ne peux oublier ce que m'a dit de lui M.K. Mamardachvili : « C'est l'un des hommes les plus libres que j'aie jamais rencontrés » (Tbilissi, octobre 1982).

Le P. Men s'est exprimé à son tour sur ses relations personnelles avec Mamardachvili. Par exemple, à la réunion en commémoration de Berdiaev, au club Seraphimovitch de Moscou (26 février 1989), il déclara : « Le véritable don de la philosophie est unique, extraordinairement rare ; dans la Russie d'aujourd'hui, les membres de la corporation

1. Higoumène Innokentii PAVLOV. « Le doigt au ciel... » dans *Nezavisimaia Gazeta* (La Gazette indépendante), 18 mars 1993.

philosophique sont bien assez nombreux, mais en règle générale ce ne sont que des historiens de la philosophie». Mais sur le plan de la création originale et constructive, comme philosophe valable et véritable, il voyait dans la Russie d'aujourd'hui avant tout Mamardachvili.

Les problèmes philosophiques ont préoccupé le Père Alexandre Men toute sa vie. Dès l'adolescence, il avait étudié Platon, Kant, Soloviev. Pourtant, lié profondément et intimement au monde de la pensée et de la culture philosophique, ayant souvent élaboré des travaux sur des recherches philosophiques et historico-philosophiques personnelles, il voulait garder une distance avec les philosophes. Ceci n'est pas étonnant. Car, par la structure de sa pensée, il était d'abord théologien.

Il est extraordinairement difficile de différencier empiriquement la philosophie et la théologie. Dans les deux cas, on rencontre les problèmes fondamentaux du divin, de l'être, de la vie, du temps, de l'homme, sous leurs divers modes et aspects. La différence n'est pas tellement dans la problématique que dans la position initiale des recherches. La philosophie est surtout la conscience de la conscience elle-même². Elle part des données de la conscience, en corrélation avec celles de la science, de l'expérience sociale et artistique. La conscience, bien qu'implantée dans la Réalité, bien qu'intermédiaire du réel, est spécifique dans son essence. Elle est infiniment plus grande que le discours, bien qu'elle se construise sur le discours. Et l'approche que la conscience a de tel ou tel aspect du réel, s'impose à elle quelles que soient sa spécificité propre et ses prémisses propres. Et toute coupure de la conscience d'avec le réel, même la plus intuitive, ne supprime pas la conscience elle-même mais pose seulement des questions supplémentaires sur leurs relations.

Ce n'est pas le cas de la théologie. S'intéressant, au fond, aux mêmes problèmes, elle part de données d'un tout autre ordre. Ces données sont les idées, les images, les concepts du livre fondamental des chrétiens, la Bible. Ou bien, dans la langue spécifique des théologiens, les données de la Révélation de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Les théologiens peuvent avoir des opinions divergentes sur les interprétations, les méthodes d'analyse et les interrelations de ces données, mais ils sont unanimes à considérer dans les textes bibliques certains messages de Dieu aux hommes, qui utilisent les structures de la perception et de la conscience humaine. Ces messages, dont l'homme est l'intermédiaire, varient dans leur forme : commandements, paraboles, images, situations symboliques, paroles édifiantes, souvent même, comme le sait tout bibliste, jeux de mots.

Si la mission principale du philosophe est d'essayer de déchiffrer le réel (et lui-même comme partie du réel), la mission du théologien est d'essayer de déchiffrer le message de Celui qui a créé le réel, qui

2. M.-K. MAMARDACHVILI, « La conscience, problème philosophique » dans *Voprosy filosofii* (Problèmes de philosophie) 1990, n° 10.

le domine, de Celui qui constitue le réel en nous-même et nous dans le réel. Le réel dès lors qu'il est perçu comme création et présence réelle de Dieu, se présente à la conscience comme une chose sainte qui s'adresse à elle.

Pour la théologie chrétienne, l'un des thèmes centraux des messages — avec la suprématie inconditionnelle de Dieu — c'est la ressemblance foncière de Dieu et de l'homme : « image et ressemblance », ou plus exactement d'après l'original de la Bible « image, comme ressemblance » du Créateur (tselem ki-demut, Gn 1,26), ce par quoi l'homme est caractérisé, ou, comme disaient les vieux poètes russes « respectable »³. Si l'on passe de la Révélation de l'Ancien au Nouveau Testament, le Créateur non seulement rapproche l'homme (Adam) de lui-même, mais aussi, par l'intermédiaire du Fils qui est indissociable de Lui et qui s'est incarné dans le monde, il porte sur soi toute la misère extrême du destin humain et au-delà de cette misère mortelle il introduit l'homme dans Sa lumière et Son immortalité⁴.

Telles sont les prémisses initiales de la pensée théologique chrétienne. Elles apportent aussi une certaine contribution à la nature du temps humain ou, en d'autres termes, à l'histoire. Sans doute, dans le cadre des idées les plus générales sur l'histoire en tant qu'histoire du salut, on peut interpréter le plus diversement ses voies et sa structure. Et, en concrétisant et en articulant les idées, la pensée théologique doit prendre involontairement des accents philosophiques et historiologiques. Dans ce sens, le Père Men est apparenté à la pléiade des grands penseurs religieux de la Russie des XIX^e-XX^e siècles, pléiade ouverte par Vladimir Soloviev. De fait, pour ces penseurs, la problématique même du destin historique contemporain du monde et de la Russie ne peut pas ne pas prendre des dimensions religieuses.

(Et, justement, comment garder les dimensions religieuses de nos connaissances, face à l'exaltation absurde et à l'hystérie, si caractéristiques de la situation culturelle actuelle, ou plus exactement anticulturelle, c'est une autre question).

Mais, puisque pour déchiffrer les messages, il faut d'une façon ou d'une autre une réflexion approfondie, la problématique théologique passe involontairement sur un plan philosophique : la conscience

3. La notion biblique de *tselem* (image) ne peut se rendre par une traduction univoque dans les langues européennes. C'est en même temps image, reflet, vision, similitude, dessein, projet, en partie aussi ressemblance à Dieu. Cf. R.A. BLOCH, « The creation of the human being in the Divine Image » dans *Human Dignity in the Jewish and Christian Tradition*, Conférence tenue à Moscou et Leningrad (26 juin-6 juillet 1989), San Francisco, 1989. Il est à propos de dire que le P. Alexandre Men a présenté à cette conférence un exposé intitulé : « L'homme, problème biblique ». Dans cet exposé, autant qu'il m'en souviennne, il a insisté sur l'incompatibilité entre le fanatisme politisé et les valeurs éternelles de la foi biblique. Je me souviens aussi de ses mots : « On peut mettre tout ce que l'on veut sur un képi, une étoile, un svastika, une croix. Mais un képi reste toujours un képi ».

4. Adam, dans le texte biblique, est un nom commun : l'homme. C'est pourquoi le Christ est appelé nouvel Adam, spirituel, céleste (cf. 1 Co 15).

prenant en soi et sur soi l'appel de la Révélation doit forcément se concevoir dans le réel.

*
* *

Le Père Alexandre Men puisait l'ensemble de ses idées théologiques et philosophiques dans deux grandes sources créatrices :

1) La pratique quotidienne de sa vie de prêtre — j'en ai déjà parlé — comprenant tant les offices que le travail pastoral avec des milliers de gens de tout âge, de toute situation sociale, profession, appartenance ethnique, les sermons et les occupations paroissiales habituelles.

2) Le travail constant de recherche scientifique sur la Bible, sur l'histoire et l'historiographie des textes bibliques, l'impression provoquée par les idées et les images de l'Ancien et du Nouveau Testaments, au cours de sa pratique ecclésiastique.

Le Père Alexandre a étudié la Bible toute sa vie. Il lui a consacré des livres, des travaux lexicographiques, des articles. « La voix de l'Éternité, écrivait-il dans un de ses articles de vulgarisation, résonne dans la Bible et se réfléchit à travers la conscience et les paroles de gens concrets, liés à certaines époques déterminées, se distinguant par le tempérament, le destin, les talents »⁵.

Quant à la conception du monde du P. Men, à mon avis, on pourrait la définir le plus exactement comme la métaphysique dynamique du christocentrisme, métaphysique qui s'appuie sur la généralisation des données de la Bible, de la tradition de l'Église, de l'histoire multiséculaire de la pensée philosophique et scientifique. Sur ce plan, les œuvres du Père étaient apparentées à celles des grands penseurs encyclopédistes chrétiens de la fin du XIX^e-XX^e siècle, qu'il aimait : Soloviev, le P. S. Boulgakov, le P. Pierre Teilhard de Chardin.

Le Père Alexandre Men pensait que le Christ était le centre de force des mondes de la nature, de l'histoire sociale et de l'esprit, dans leur autonomie relative et leur interrelation certaine et, par conséquent, comme le centre miséricordieux de la vie individuelle et collective des âmes humaines.

Le Christ est le centre vivant de tous les vecteurs, toutes les lignes de forces du processus historique ; l'homme, imparfait et pécheur, est appelé à l'amour divin, et attiré par lui, bien que la réponse humaine à un tel amour soit loin d'être toujours digne et adéquate.

Le heurt dramatique entre l'aspiration de principe de l'homme vers Dieu et l'imperfection intrinsèque de l'existence humaine constitue le fond de l'histoire.

5. A. MEN, *La Bible, notre héritage*, Moscou, 1990, p. 135. Sur la vie et l'œuvre du Père Men, on se reportera à l'ouvrage très complet de Yves Hamant, *Alexandre Men. Un témoin pour la Russie de ce temps*, Paris, éd. Mame 1993, 208 pages (cf. *Istina* XXXVIII, 1993, pp. 209-210).

Les forces du mal et du péché sont réelles. Mais, sans véritable origine en elles-mêmes, ni véritable contenu créateur, elles essaient toujours de se greffer sur ce heurt. C'est ainsi que se développent dans l'histoire les forces de l'égoïsme humain et, à leur suite, les forces de rejet, de haine et d'oppression. Mais, comme le supposait le Père Men, le fait que « le monde soit dans le mal » (1 Jn 5,19) ne nous donne pas les plus petites raisons de prendre une position d'orgueil et de rejeter le monde globalement : « ... la contamination de telle ou telle sphère par le péché ne peut être un prétexte pour la rejeter. Au contraire, la lutte pour affermir le royaume de Dieu doit être menée au cœur de la vie »⁶.

Pour les œuvres ultérieures du P. Alexandre Men, on remarque son intérêt particulièrement attentif pour l'apôtre Paul⁷. Et ce n'est pas un hasard. Comme à Paul, il fut donné au P. Alexandre de rencontrer personnellement le Christ, d'avoir le don d'être apostoliquement ouvert aux gens et en relation personnelle avec eux, le don d'une pensée non ordinaire aiguësée par l'intuition historique. Et la métaphysique chrétienne même du P. Alexandre, généralisant et transcendant l'expérience du xx^e siècle impitoyable, suit, pour beaucoup, les pas de Paul.

Cette métaphysique enseigne que l'amour du Christ vainc les forces de destruction. Mais, passant par le destin de sociétés, de civilisations, de systèmes religieux et de tendances de pensées divers, il se réalise dans l'histoire non mécaniquement, ni même organiquement, mais de façon sur-organique, spirituelle : sans violence, sans répression, sans pression sur l'âme humaine. C'est en cela, précisément, qu'est la lutte de l'amour divin avec les forces d'égoïsme, de mort et de destruction en nous-mêmes. Lié à la liberté créatrice de la Divinité même, il n'arrive pas dans le monde autrement qu'à travers la liberté intérieure de l'homme. La réponse véritable et digne de l'homme à l'amour du Christ ne peut être qu'ouverte, bonne et libre. Ce n'est pas en vain, en effet, qu'à la Cène, le Christ a appelé l'homme à la dignité royale — être non le serviteur mais Son ami (Jn 15, 14-15). C'est pourquoi, par sa nature même, l'homme est appelé à être ouvert, bon et libre dans le dialogue : « ... le monde s'est trouvé à un point critique, c'est pourquoi le dialogue n'est pas un luxe d'intellectuels, mais une exigence de la vie même »⁸.

De sorte que pour le Père Alexandre Men, le sens humain du christianisme n'est pas dans le maintien de quelconques particularités momentanées de civilisation ou de styles culturels, dont se soucie tant

6. A. MEN, « Les grandes caractéristiques de la conception chrétienne du monde (d'après l'enseignement de la parole de Dieu et l'expérience de l'Église) » publié dans *Simvol*, Paris, 1989, n° 21, p. 89.

7. A. MEN, « Sur le problème de l'eschatologie messianique de s. Paul, en relation avec les premiers enseignements évangéliques », dans *Aequinox. Recueil en mémoire du P. Men*, Moscou, 1991.

8. A. MEN, « Sur le problème du temps (interprétation supra-confessionnelle et christocentrique) » dans *Les peuples d'Asie et d'Afrique*, Moscou, 1990, p. 77.

la pensée moderne à tendance culturelle ou quasi-religieuse, mais dans quelque chose d'autre : dans la reconnaissance par l'homme de sa ressemblance personnelle avec Dieu, tout incomplète qu'elle soit, même parfois ternie, mais tout de même, ressemblance. Par conséquent, dans la reconnaissance de ce qu'il provient de l'Éternité vivante qui le prend pour interlocuteur, et de ce qu'il se développe dans cette Éternité⁹.

Il ressort de ce que l'on vient de dire, que la complexité et la multitude des chemins humains dans le temps et l'histoire (chemins d'Adam) se sont trouvés au nombre des problèmes cruciaux théologiques et philosophiques du Père Alexandre. Par ailleurs, cette problématique n'avait pas pour lui simplement un sens théorique, « de bureau ». Pour beaucoup, elle s'enracinait dans son expérience de prêtre qui, idéalement, suppose le devoir de *comprendre l'autre*, pas le semblable à soi, mais le profondément différent, et, en fin de compte, apparenté. Car, si l'on se souciait de la parabole du bon Samaritain, tout homme ayant un minimum de bonne volonté est, en définitive, le prochain¹⁰.

De plus, si l'on approfondit la conception du monde du P. Men, le véritable travail d'un prêtre et la véritable ecclésialité sont liés au fait de revivre dans la prière toute la plénitude de la vie universelle, par conséquent, de l'histoire. C'est que le pain eucharistique est comme une concentration de l'Univers même, aimé de Dieu et appelé au salut (Jn 3,16). Par conséquent, dans l'expérience eucharistique, on ressent aussi le vie des générations passées et futures, et la variété des voies humaines sur la Terre et dans l'Univers. Et, c'est pourquoi, dans cette méditation métaphysique et cette atmosphère mystique, les voies de toute la Terre s'approchent de nous radicalement, celles des millions de personnes que nous connaissons ou non, de divers temps, régions et cultures. Elles deviennent vivantes pour nous, concrètes, proches — le prochain.

Ceci ne veut pas dire du tout que l'approche de la problématique humaine soit indéchiffrable ou uniforme, mais, au contraire, qu'il faut une exigence spéciale envers soi-même et une délicatesse spéciale pour l'autre.

La compréhension (sur le plan où elle se rapporte à l'homme développé, intelligent, d'aujourd'hui) a sans doute son propre discours complexe, qui s'appuie sur une certaine connaissance de la logique, des sciences naturelles¹¹, de l'histoire, de la psychologie, des langues. On a écrit des centaines de livres et d'articles sur ces bases discursives

9. A. MEN, *La bonne nouvelle — Conférences*, Moscou, 1991, pp. 174, 285-287 ; et *Le sacrement, le mot, l'image*, Leningrad, 1991, p. 136.

10. *Conférences*, 10, 25-37.

11. Il faut remarquer que le P. Men s'est toujours beaucoup intéressé aux aspects naturels (biologique, biogénétique, écologique) de la problématique humaine. Il s'est intéressé toute sa vie au monde des sciences naturelles, des dessins animaliers, à l'étude des publications modernes sur la génétique, la cosmologie et la mécanique quantique. Ce n'est pas un hasard si le grand naturaliste N.-V. Timopheev-Resovskii a choisi le P. Men comme directeur spirituel dans les dernières années de sa vie.

nécessaires bien que non suffisantes de la compréhension. Mais il y a une prémisse spéciale, supra-discursive pour le processus (ou même parfois les actes instantanés) de la compréhension humaniste, c'est l'expérience de la participation personnelle à la destinée des autres hommes. Pour le Père Men, la richesse centrale de cette expérience spirituelle indicible était la Bible, ce livre qui, du point de vue chrétien, est au-dessus de toutes les coordonnées théoriques, mais comprend tout ce que l'on peut penser de l'homme et de son destin historique¹². Ce livre qui prend la vie non comme une quelconque dégradation de ce qui était saint originellement, mais comme un processus de recherche, de restauration, de croissance dans la liberté, c'est-à-dire le processus d'acquisition d'une chose sainte à travers tous les drames des chutes et des arrêts.

Le Père Alexandre Men était, dans son genre, un héraut de la Bible. Il connaissait la linguistique biblique, l'archéologie, la textologie, l'historiographie, l'histoire de l'interprétation des textes, les idées et les images de la Bible dans l'histoire de la culture mondiale. La genèse des textes bibliques dans l'histoire des cultures primitives et archaïques, les processus concrets pour établir ces textes, la richesse et l'ouverture de leur contenu, l'influence créatrice de la Bible sur l'évolution de la philosophie, la sociologie, l'art, la pensée scientifique — tout cela est décrit et profondément médité dans les divers travaux du Père Alexandre. Le monumental « Dictionnaire de bibliologie » en sept volumes du Père Alexandre n'est malheureusement pas encore édité jusqu'ici. On y retrouve l'histoire de la science biblique et des thèmes bibliques dans la philosophie mondiale et, en particulier, l'histoire de la vieille bibliologie russe quasi-oubliée et donc quasi-perdue.

Certains jugements et thèses du Père Men, en ce qui concerne l'historiographie biblique, ne sont pas toujours indiscutables. Non sans raisons, les critiques peuvent parler d'une trop grande rigidité de l'antithèse des situations monothéistes et magiques dans l'histoire spirituelle de l'humanité, d'inexactitudes dans les classifications historiographiques, de complications dans l'assimilation des données modernes de l'archéologie biblique, la textologie et l'herméneutique. Mais ceci est un problème particulier qui dépasse le cadre de notre article. Il faut seulement remarquer que les critiques qui s'attaquent au Père Alexandre oublient, volontairement ou non, que le Père travaillait dans un pays totalitaire sur ce qui, en Occident et même en Orient (disons les Philippines, l'Inde ou le Nigeria) occupe des centaines de personnes vivant dans des conditions incomparablement plus favorables sur le plan social et celui de l'information¹³. Et malgré tout, ses travaux sont la source de l'enseignement biblique et de l'inspiration pour des milliers

12. E. SVETLOV (A. MEN), *Au seuil du Nouveau Testament. De l'époque d'Alexandre de Macédoine à la prédication de saint Jean-Baptiste*, Bruxelles, 1983, pp. 613 et suiv.

13. E. SVETLOV (A. MEN), *Aux portes du silence. La vie spirituelle de la Chine et de l'Inde au milieu du premier millénaire de notre ère*. Bruxelles, 1986, p. 89.

et des milliers de personnes, non seulement de Russie ou de « l'étranger proche » mais aussi en Occident. Certes, il s'agit avant tout des communautés orthodoxes. Mais pas seulement d'elles.

Il y a encore un aspect capital des travaux bibliologiques, publiés et inédits, du Père Alexandre, qui ont une importance surtout russe, mais, une fois encore, pas seulement russe.

La tradition orthodoxe russe est l'un des rameaux intégrants de l'arbre biblique universel. Tout l'ensemble de la liturgie orthodoxe, l'hymnographie, l'iconographie, la prière et la morale, tout est saturé (je ne crains pas de dire sursaturé) du symbolisme biblique¹⁴. Et, justement, la corrélation entre les données de la connaissance biblique d'aujourd'hui et cette tradition — tradition méditative, mystique, liturgique, esthétique — dans laquelle le Père Alexandre était né, qu'il connaissait à fond, et qu'il aimait filialement, a exigé de lui une tâche spéciale et des travaux ardu pendant des décennies. Et ce fut l'exploit de sa vie, qui a animé toute son activité intellectuelle, de chercheur et de prêtre.

*
* *

Le lecteur de cet article a probablement déjà remarqué que la conception du monde du Père Alexandre Men était caractérisée non par un principe absolu ou dogmatique, mais plutôt par un principe juif : le principe typologique des destinées humaines et du rapport entre l'individuel et l'universel.

Les formes et les tendances de la vie humaine qui, historiquement, s'éliminent (que ce soit sur les plans individuel, collectif ou universel) posent devant la conscience, d'une façon ou d'une autre, le problème de l'ouverture de la vie, l'ouverture de l'histoire¹⁵ ; c'est pourquoi, on pense que la couche empirique si facilement vulnérable de la destinée humaine ne se suffit pas à elle-même ; on y devine la présence d'autres principes et normes¹⁶. Et, si dans la vie empirique pointe une autre dimension de la vie, une dimension spirituelle, et si celle-ci, entrant dans le tissu de l'histoire, la restructure et la sauve de l'entropie et de la destruction totale, c'est que, de l'avis du P. Men, les forces de la régulation divine s'opposent aux tendances du chaos et de l'entropie dans la vie. Celles-ci sont provoquées par le rejet et l'égoïsme humain, tandis que les forces de la régulation divine reviennent dans la vie avant tout par la vie intérieure de l'homme. L'expérience spirituelle de l'écrasement du chaos et de l'entropie au-dedans de l'homme entre

14. J'ai essayé d'accorder une attention spéciale à ce contexte symbolique biblique dans mon livre *Du haut de l'Orient* « Douzième cycle de la liturgie orthodoxe », Moscou, 1993.

15. Ce n'est pas par hasard que le Père Men plaçait si haut cet aspect des travaux historiologiques de Berdiaev, Toynbee et Jaspers.

16. E. SVETLOV (A. MEN), *Les messagers du royaume de Dieu. Les prophètes bibliques d'Amos à la Restauration (VIII^e-IV^e siècles av. J.-C.)*, Bruxelles 1972, p. 447.

d'une façon ou d'une autre dans le tissu des relations inter-humaines et, ce faisant, élève à chaque génération, le monde qui se détruit. C'est à proprement parler, le contenu essentiel de la Bible, ainsi que le contenu positif essentiel de l'histoire et de la destinée humaine¹⁷.

De sorte que dans l'empirisme de la vie humaine et de l'histoire, sont entremêlées les lignes de force de rejet et de renaissance spirituelle. C'est pourquoi les méthodes et les techniques de la pensée scientifique critique sont si nécessaires et si précieuses pour étudier la réalité humaine et le temps humain. Nécessaires, mais à une certaine condition. Il ne faut pas trop se hâter de « démythologiser », désembrumer et briser le matériel historico-culturel et historico-religieux. Sans doute, les aspects symboliques de la création artistique humaine sont-ils souvent profondément arbitraires, mais derrière eux, au fil des milliers et des milliers d'années, il y a le travail de la « compréhension intérieure »¹⁸, le travail de la recherche humaine sur la vérité et le sens de la vie.

Le contexte divin de l'histoire est unique, mais la succession des structures historiques est relative. La création continue mais la banalité du péché humain condamne souvent l'histoire à des répétitions cycliques. Mais les forces de la foi et de l'espérance humaines, les forces parfois faibles de l'avancée humaine rassemblent à chaque génération les structures en dégradation et les recréent. Toutes les contradictions sont entremêlées dans le tissu vivant unique de l'histoire ; et la Bible est, dans ce sens, notre épopée historique pour tous les temps¹⁹.

*
* *

A la lumière de ce qui précède, on comprend l'intérêt du Père Alexandre Men pour la diversité des formes de recherche de la vérité et de la création artistique dans le contexte spirituel biblique. Mais, au nombre des intérêts du P. Alexandre entraient les acquisitions d'autres traditions religieuses et culturelles extra-bibliques : par exemple les cultures primitives et archaïques, l'hindouisme, le bouddhisme, les traditions religieuses et esthétiques de l'Extrême-Orient, l'Antiquité, l'héritage scientifique et artistique des temps modernes, les problèmes actuels des droits de l'homme et de la liberté²⁰. Sur tout cela, comme d'ailleurs aussi sur les événements historico-culturels du monde biblique, il ne considérait pas seulement les marques sombres du péché, mais aussi les reflets de la gloire Divine et des efforts spirituels de l'homme. Il jugeait les livres, les mythes, les idées comme il jugeait les gens. Il jugeait dans la foi inébranlable en la justesse des principes et des axiomes qu'il avait choisis, mais avec sympathie et respect pour les

17. A. MEN, *Manuel pratique pour prier*. Riga, 1991, p. 40 et suiv.

18. A. MEN, *Histoire de la religion* (en sept tomes), T. I, Moscou, 1991, p. 75.

19. A. MEN, *Commentaire de l'Apocalypse*, Riga, 1992, pp. 130 et suiv.

20. A. MEN, « L'expérience d'une société sans religion » dans *Izvestiia* (les Nouvelles) 1993, 16/4.

autres traditions et les autres voies spirituelles. Selon le bref résumé de sa conception du monde donnée à la fin de sa vie, le P. Alexandre Men disait que le chrétien «... regarde tout ce qui est beau, créé, bon, comme appartenant à Dieu, comme l'action profonde de la grâce du Christ ;

— estime que la contamination de telle ou telle sphère par le péché ne peut être un prétexte pour la rejeter. Au contraire, la lutte pour affermir le royaume de Dieu doit être menée au cœur de la vie ;

— reconnaît que l'Évangile est « ascétique » non tellement par la tendance à fuir le monde que par l'esprit de renoncement, la lutte contre « l'esclavage de la chair », la reconnaissance de la suprématie des valeurs qui ne passent pas (...) :

— voit la possibilité de réaliser en tout la vocation chrétienne de l'homme : la prière, le travail, la création, le service actif et la discipline morale ;

— ne pense pas que la raison et la science soient des ennemies de la foi. La connaissance éclairée par l'esprit de foi approfondit notre idée sur la grandeur du Créateur (...)»²¹.

Il va sans dire qu'avec toute sa largeur de vues et sa tolérance, en tant qu'homme de prière, penseur et confesseur, c'est-à-dire entrant au « cœur même de la vie »²², le Père Alexandre Men était catégoriquement intransigeant pour toutes les formes de haine contre l'homme, tant dans les explosions secrètes de « l'inconscient » humain que dans le domaine des idées, ou pour les inquisitions policières et le goulag. Il disait toujours que la haine de l'homme sous des formes pseudo-chrétiennes ou même antichrétiennes, ne peut que porter en soi le principe évident ou latent d'une haine égocentriste contre Dieu, c'est-à-dire le diabolisme, le satanisme.

Quant à la projection de toutes ces notions spirituelles dans le domaine de l'intelligence et de la science humaniste, je définirais sa position fondamentale de la façon suivante :

Aimer et respecter les autres ; comprendre les autres ; apprendre des autres, ne pas accepter automatiquement quoi que ce soit, ne pas s'y conformer automatiquement ; rejeter les prétentions égocentristes de soi et des autres, tout en essayant en même temps de comprendre leurs auteurs²³, de fait, tout ceci est une position authentiquement créatrice et productive sur le plan moral et spirituel, et aussi une position responsable.

21. A. MEN, « Les grandes caractéristiques... » dans *Simvol*, Paris, 1989, n° 21, p. 89.

22. *Ibid.*

23. Rappelons sa remarquable « Prière des disciples du Christ » pour le monde entier, traduite en de nombreuses langues : « ... que nous soyons fidèles à Toi et rien qu'à Toi... que tout ce qui est bon et beau dans le monde nous fasse souvenir de Toi... Apprends-nous à voir des frères en ceux qui ne pensent pas comme nous, qui ont une autre foi, ou sont incroyants... Apprends-nous à haïr le péché, mais pas le pécheur. Donne-nous les forcés de témoigner de Toi ».

Cette position, de même que l'exemple de toute la vie et des travaux du Père Alexandre Men, ne nous impose pas, à nous sociologues, une méthodologie ni un genre stricts, qui nous ôteraient la liberté de penser. Cette position nous enseigne peu à peu à comprendre la multitude des sources et des voies de la connaissance, la complexité et la dynamique de leurs interrelations, nous enseigne à comprendre le lien entre la connaissance humaine et la dynamique du cosmos, la dynamique des processus socio-historiques, la dynamique interne de la personnalité. Elle enseigne que le principe même du *lien spirituel* avec autrui est la base indiscutable de la connaissance humaniste créatrice.

Dans l'histoire de la culture humaniste russe, l'exemple du P. Alexandre Men n'est pas sans précédent. Je le souligne encore une fois : avant tout, il s'est appuyé sur l'unité profonde existant entre la tradition religieuse chrétienne et les recherches de la pensée contemporaine, philosophique, scientifique et sociale, unité qui, pour la première fois, s'est manifestée dans l'œuvre de Vladimir Soloviev et des penseurs religieux qui lui ont succédé. Cela devrait faire l'objet d'un article spécial, mais les divers textes du P. Alexandre Men consacrés à cette pléiade de philosophes sont encore inédits. Dès à présent, on peut dire que le Père admirait les divers penseurs de cette pléiade, qu'il les admirait sans être pour autant inféodé à eux.

Mais l'originalité de l'intelligence du Père Alexandre Men, est liée, à mon avis, au fait que sa conception du monde, établie après bien des épreuves et bien réfléchie, vécue pendant trois décennies de travail pastoral dans les conditions insupportables d'un État athée, témoigne de l'interaction complexe mais vitale entre la tradition spirituelle et la liberté.

« Maintenant, je fais toutes choses nouvelles », dit l'Apocalypse (21,5). Mais, derrière la création renouvelée sont l'Éternité et l'histoire créée millénaire. Ceci se rapporte aussi au domaine de la création humaine.

Dans le contexte de la conception du monde du Père Alexandre Men, ceci n'était pas simple spéculation mais réalisme biblique, incluant un immense acquis d'expériences intérieures, de philosophie et d'observations de la vie.

Semaine Sainte 1993

24. Voir à ce sujet l'une des esquisses les plus profondes du Père Alexandre Men sur le problème de la culture actuelle, dans son article « Contact » sur la création d'André Tarkovski. Cf. A. MEN, *La culture et l'inspiration spirituelle*, Moscou, 1992, pp. 423-431.

25. Parmi ce qui est publié, voir : A. MEN, « L'héritage de Vladimir Soloviev » dans *Istina*, Paris, XXXVII (1992), pp. 7-20.